
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 25/1 (1998)

DOI: 10.11588/fr.1998.1.61208

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

John Bell HENNEMAN, Olivier de Clisson and Political Society in France under Charles V and Charles VI, Philadelphia (University of Pennsylvania Press) 1996, XIV-341 p.

Il y avait près de cent ans qu'Olivier de Clisson (1336-1407), connétable de France, n'avait plus fait l'objet d'une étude savante approfondie. Une méfiance, aujourd'hui dépassée, à l'égard de l'approche biographique ainsi qu'une plus durable indifférence à l'histoire militaire expliquent ce silence historiographique dont sont victimes eux aussi, à l'exception du mythique Bertrand du Guesclin, les autres connétales de France de la fin du Moyen Age. Si la démarche de J. B. Henneman avait besoin d'être justifiée, il n'y aurait, pour le faire, qu'à observer le chemin suivi depuis trente ans par ce grand médiéviste américain, spécialiste de la France des XIV^e et XV^e siècles. Disciple de J. R. Strayer, J. B. Henneman est parti de l'histoire de l'impôt. En 1969 il publiait une étude sur la taxation des Italiens par la monarchie française (*Taxation of Italians by the French Crown, 1311-1363*, dans: *Medieval Studies* 31 [1969] p. 15-43), prélude à ses deux ouvrages majeurs consacrés à l'impôt royal au XIV^e siècle (*Royal Taxation in Fourteenth Century France: The Development of War Financing, 1322-1356*, Princeton 1971, et *Royal Taxation in Fourteenth Century France: The Captivity and Ransom of John II, 1356-1370*, Philadelphia 1976). L'impôt le conduisit tout naturellement à l'exemption fiscale (*Nobility, Privilege and Fiscal Politics in Late Medieval France*, in: *Law, Custom, and the Social Fabric in Medieval Europe: Essays in Honor of Bryce Lyon*, ed. B. Bachrach and D. Nicholas, Kalamazoo 1990, p. 211-233), donc à la noblesse, spécialement à l'aristocratie militaire (*The Military Class and the French Monarchy in the Late Middle Ages*, dans: *American Historical Review* 83 [1978] p. 946-965) et enfin à celui qui en fut pendant près de cinquante ans la figure éminente et controversée, Olivier de Clisson, grand seigneur breton et connétable de France.

En adepte de la nouvelle biographie, J. B. Henneman ne limite pas son enquête au seul personnage du connétable, mais sentant bien que celui-ci cristallisait les tensions de l'aristocratie militaire entre Bretagne, Angleterre et France au XIV^e siècle, il écrit en quatre temps l'histoire de la société politique du temps, de ses crises et de ses divisions. Première étape: le milieu qui donna naissance à un tel personnage, la noblesse de la France du Nord-Ouest, la crise économique et démographique, la guerre de succession bretonne. L'auteur ne manque pas de remarquer que, né en 1336 comme Froissart et, à peu d'années près, comme Charles V et ses frères, Clisson appartient à la génération dont l'âge mûr vit l'embellie des deux dernières décennies du XIV^e siècle. Il est aussi de ceux qui, otages ou prisonniers, exilés ou émigrés, furent formés à la brillante cour d'Édouard III. En débrouillant l'écheveau militaire et diplomatique de la terre de Belleville et de la vicomté de Limoges, J. B. Henneman montre comment Clisson, déçu par le sort de ses seigneuries poitevines et par des récompenses vainement attendues du Prince noir, mit près de dix ans à se détacher des Anglais mais rompit brutalement et définitivement avec le duc de Bretagne en 1370. Deuxième temps: Clisson au service de Charles V. Du Guesclin élu connétable et lié à Clisson par une fraternité d'armes, l'armée royale se trouva dirigée par un tandem breton dont J. B. Henneman analyse judicieusement les composantes. À juste titre il attribue à du Guesclin, capitaine de gens d'armes, un charisme qu'il appelle «magnétisme». Mais non moins justement il démontre que, comme l'avait vu Froissart, la compétence militaire était du côté du grand seigneur breton. C'est à lui que revient le mérite de la tactique défensive, apprise des Anglais, qui permit à Charles V la reconquête du royaume. L'exceptionnelle richesse de Clisson eut aussi son rôle dans la mesure où, créancier perpétuel de la couronne, il permettait de solder régulièrement les combattants. Autres pages fortes, celles que l'auteur consacre à la percée des «Marmousets». Il y voit l'élargissement de l'assise politique de Charles V, avec la promotion des gens de l'Hôtel royal et des chefs militaires, issus de l'aristocratie militaire du Nord-Ouest. Raison des succès de Clisson, c'est à son influence que l'auteur impute la politique bretonne de Charles V à la fin de son règne et ses échecs. Troisième temps: les douze premières années du règne de Charles VI. Devenu connétable à l'avènement de Charles VI, Clisson, en 1380, entre avec la France dans une zone

de turbulences. J. B. Henneman n'a pas de peine à démontrer le rôle joué par le nouveau connétable dans les actions et les tensions des années 1380. Si lui revient la victoire de Roosebeke, il est à l'origine des coûteuses et inutiles »armées de la mer« qui compromirent l'apaisement franco-anglais et valurent aux Français de lourdes tailles. Surtout il relance les hostilités dans la Bretagne à peine pacifiée, en reprenant à son compte, après le mariage de sa fille Marguerite avec Jean de Blois, les griefs des Penthièvre contre le duc Jean de Montfort, son vieil ennemi. Plus grave, il implique le royaume dans le choc Montfort contre Clisson. Les deux attaques lancées de Bretagne contre Clisson eurent des effets radicalement opposés sur une société politique tendue et fragile, donc sensible aux brusques tours de la roue de Fortune. La capture du connétable de France par le duc de Bretagne à Vannes en 1387 put passer pour un crime de lèse-majesté et, par là, favoriser l'arrivée au pouvoir des »Marmousets«, bloc politique cohérent dans son attachement à la souveraineté royale. En revanche, en 1392, l'expédition entreprise contre le duc de Bretagne, en punition de l'attentat perpétré contre le connétable par Pierre de Craon, fit voler en éclat la cohésion de la noblesse militaire. La crise de la forêt du Mans porta un coup de grâce aux Marmousets autant qu'à Clisson. Révoqué de son office de connétable, banni, condamné à une amende de 100 000 francs, Olivier de Clisson, »aux abois«, quitte définitivement la scène politique française. Dans la dernière phase de l'histoire, les destinées de Clisson et des Marmousets suivent des chemins différents. Tandis que les derniers exploits de Clisson se déroulent dans le seul cadre breton, le courant Marmouset se survit non sans transformation dans le parti d'Orléans qui s'oppose à celui de Bourgogne. L'élimination de l'actif connétable n'empêchait pas, en effet, la société politique française d'être divisée en deux sur les affaires militaires et diplomatiques, financières et fiscales. Olivier de Clisson mourut de sa bonne mort le 23 avril 1407. Sept mois plus tard les assassins stipendiés par Jean sans Peur, duc de Bourgogne, ne manquaient pas le duc d'Orléans, frère du roi, comme Pierre de Craon l'avait fait pour le connétable. La guerre des Armagnacs et des Bourguignons entraînait dans sa phase active.

Ce que le livre a de neuf tient plus à la réflexion qu'à la documentation. J. B. Henneman a revu toutes les sources connues, sans pouvoir en découvrir de nouvelles. En revanche il a lu, assimilé, critiqué toutes les publications en français ou en anglais touchant de près ou de loin au sujet. Ainsi enrichie, sa problématique suit plusieurs lignes dont trois sont spécialement à signaler.

1. La personnalité d'Olivier de Clisson. J. B. Henneman se garde bien de le traiter en héros. Il le montre rancunier, querelleur, âpre au gain, portant rudement sa devise »Pour ce qu'il me plect«. Surtout au fil des pages apparaît la dimension économique du personnage. Clisson est issu d'une famille riche, habituée à négocier d'opulents mariages, à détenir seigneuries et forteresses. L'important dans son cas est que le désir de gagner des terres et des seigneuries, de l'argent encore plus que du pouvoir fut le but qui guida continuellement son action. Créancier du roi, des princes et du pape, il fut le plus riche des seigneurs de France en dehors des princes des fleurs de lis. Pourtant il n'a pas chargé son testament de fondations pieuses ou charitables. Voici donc un grand seigneur, soucieux de s'enrichir, qui s'écarte du modèle, trop souvent proposé par l'historiographie, du seigneur généreux, dépensier et indifférent à l'accumulation des biens.

2. Autre piste: la société politique. En disciple de Raymond Cazelles, J. B. Henneman utilise avec profit ce concept qui, sous le nom de »policie«, a le grand mérite d'être du temps. Mais, plus que d'autres, il est sensible à la place qu'y tint au XIV^e siècle ce qu'il appelle la classe militaire. Depuis le livre pionnier de Philippe Contamine, *Guerre, État et société à la fin du Moyen Âge. Étude sur les armées des rois de France 1337-1494*, paru en 1972, les historiens français ont eu parfois le tort d'oublier que le service de l'État est d'abord militaire. En montrant les efforts de Charles V pour rallier, autour d'Olivier de Clisson, la noblesse militaire du Nord-Ouest du royaume, puis les tensions nées des divisions au sein de cette noblesse (cf. Appendice I), le livre vient justement rappeler le poids

des militaires sur l'action et la société politique. (Signe des temps, dans la même veine, Bertrand Schnerb vient de publier la biographie d'un militaire »bourguignon« cette fois, Enguerrand de Bournonville).

3. Enfin les »Marmousets«. Le surnom donné par Froissart, en manière de boutade, aux quatre ou cinq conseillers du jeune Charles VI, repris par Michelet puis par l'historiographie française, a fini par désigner tout un courant politique, soudé non pas autour d'un prince mais du souvenir d'un roi mort et œuvrant pour une certaine idée de la France et de l'État royal. J. B. Henneman lui donne encore plus de consistance d'abord en désignant de ce nom les futurs membres du bloc de 1388–1392 dès leur arrivée dans l'entourage de Charles V. Pourquoi pas? Plus neuf encore, il montre les liens étroits qui, en unissant les »Marmousets« aux chefs militaires du royaume, issus de la noblesse du Nord-Ouest, donnèrent au groupe l'assise dans la société politique qui lui permit de tenir. Jamais cette dimension militaire des Marmousets n'avait été aussi clairement démontrée. Ajoutons pour finir que tableaux, cartes, notes et index rendent ce beau livre à la fois accessible aux lecteurs et utile aux érudits.

Françoise AUTRAND, Paris

Rolf SPRANDEL, *Chronisten als Zeitzeugen. Forschungen zur spätmittelalterlichen Geschichtsschreibung in Deutschland*, Cologne (Böhlau) 1994, 404 p. (Kollektive Einstellungen und sozialer Wandel im Mittelalter – Neue Folge, 3).

Au cours de la dernière décennie, Rolf Sprandel, qui s'est déjà fait connaître par le vaste éventail de ses recherches sur le Moyen Age occidental, a orienté son intérêt vers l'étude de l'historiographie allemande du bas Moyen Age. Ces travaux l'ont avant tout conduit à établir l'édition critique de deux chroniques, la *Chronique universelle de Cologne 1273/88–1376*, publiée en 1991, et la *Chronique universelle du moine Albert 1273/77–1454/56*, publiée en 1994, toutes deux dans la série *Scriptores rerum germanicarum – nova series des Monumenta Germaniae Historica*; à ces travaux on ajoutera encore l'édition en appendice du présent volume d'une *Chronique universelle munichoise 1273/94–1473*. Parallèlement à cette œuvre éditoriale et en étroite liaison avec elle, Rolf Sprandel a rédigé toute une série d'études historiographiques qui sont à présent réunies dans ce livre, modifiées sur certains points et surtout complétées par d'autres travaux apparemment restés inédits jusqu'à la parution de ce volume. Le corpus qui se trouve à la base de ces recherches est précisément délimité par un inventaire de la production historiographique allemande à la fin du Moyen Age qui aboutit à une liste de quelque 250 chroniques (liste donnée p. 287–308). C'est ce corpus qui a fait l'objet – soit dans son ensemble, soit, le plus souvent, dans l'une ou quelques-unes de ses composantes – d'une série d'interrogations croisées au fil des différentes contributions réunies.

Le but de Rolf Sprandel n'a pas été de faire un inventaire critique de la production historiographique allemande à la fin du Moyen Age, ce qui l'aurait conduit à une refonte du livre bien dépassé mais toujours non remplacé d'Ottokar Lorenz, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter seit der Mitte des 13. Jahrhunderts*, Berlin 1886/87 (pour la troisième et dernière édition); certes plusieurs de ses études apportent des indications fort appréciables dans cette direction, par exemple sur la chronique de Mathias von Neuenburg (sans parler bien sûr des textes dont il a fourni l'édition critique), mais il ne s'agit en aucun cas d'une recherche systématique et Sprandel s'appuie très largement sur l'acquis de l'érudition critique pour chacun des auteurs et textes qu'il analyse. Il n'a pas non plus cherché à étudier la production historiographique réunie dans son corpus dans la perspective largement développée en France par Bernard Guenée autour de la notion de »travail de l'historien«; certes là encore, un certain nombre de remarques ou d'analyses, portant notamment sur l'utilisation de leurs sources par les chroniqueurs ou sur les choix linguistiques qu'ils réalisent, apportent chemin faisant des